

Aussi, rien ne peut plus me charmer, ni
m'atteindre,
Rien... qu'un tout petit mot venu tout
droit d'un cœur !

R. d M.

Un tumulte inhabituel règne en ce 14 décembre 1921 dans la maison du comte Robert de Montesquiou-Fezensac. Son corps vient d'être rapatrié de Menton et *Le Figaro* a déjà donné les précisions nécessaires : « à l'âge de 66 ans... une longue maladie... une cérémonie prévue à Versailles ». Cette triste nouvelle aura probablement un certain écho dans la rubrique mondaine mais n'ébranlera pas le monde littéraire. Une dizaine d'anciens protégés assisteront à la messe, quelques égéries défraîchies verseront une larme et « ce cher Marcel », ignorant encore qu'il est le prochain sur la liste, enverra une lettre de condoléances digne du prix Goncourt 1919. Le monde change tellement vite à cette époque d'après-guerre, avec la construction des premières voies rapides, la naissance du dadaïsme et l'arrivée de Paul Valéry sur le devant de la scène. Aujourd'hui le nom même de Montesquiou n'a plus d'attrait que pour des antiquaires. Peu nombreux sont ceux qui se souviennent que ce vieil arbitre des élégances, sarcastique et impitoyable, était aussi un poète autrefois célèbre, le prince du mot inopiné, l'auteur

des *Chauve-souris* et des *Perles rouges*. Au fil des années, cet homme est devenu moins une légende qu'une ombre grotesque de lui-même. Souvent imité voire caricaturé, il a longtemps refusé de se reconnaître dans Des Esseintes, dans Paon, dans Charlus. Et pourtant, ce sont ces portraits romancés et non ses propres vers qui lui assureraient l'immortalité. Ainsi, bien que presque tombé dans l'oubli, pouvait-il encore tirer son orgueil du fait d'avoir inspiré à Huysmans, Rostand et Proust leurs personnages emblématiques. Depuis longtemps, le comte n'avait plus peur de la mort devenue sa muse fidèle. Sans doute, aurait-il préféré une disparition plus romantique à ce fléau à la fois révoltant et banal qu'est une crise d'urémie. Mais même pour un dandy fin de race modelant sa vie comme on travaille à un chef-d'œuvre, il n'est pas évident de faire de même avec la mort.

Pinard, secrétaire dévoué et héritier unique du comte, semble aussi désespéré que Narcisse, son chat blanc. Mais tous les deux essaient de s'occuper comme ils peuvent. Après avoir fait le tour de la maison, l'animal s'installe sur le bureau de son maître, auquel il ressemble étrangement, par la dignité un peu lasse de son allure et par la froideur de son regard perçant. Le deuil est pour lui une question des habitudes vidées de leur sens.

Quant au secrétaire, le moment de recueillement n'est pas encore venu pour lui. Il lui reste plusieurs affaires à régler, outre celles imposées par le protocole funéraire. La plus fastidieuse est bien entendu le tri des innombrables lettres du comte que ce fin esthète collectionnait au même titre que les toiles, les tapisseries, les livres et les bibelots. Il y en a de toutes sortes, des lettres d'amis et celles d'ennemis, celles

des admirateurs et celles des critiques. Des lettres calligraphiées avec soin, écrites sur un papier nacré ou argenté, parfumé à la violette de Parme ou au lilas de Perse. Des invitations, des remerciements, des dithyrambes ou des invectives. Des lettres maximes et des lettres fleuves. Des épîtres contenant des dessins, des poèmes et des anecdotes sur des gens plus ou moins connus, souvent dignes de passer à la postérité. Cet immense héritage épistolaire trahit, tout comme ses autres collections, les goûts et les préférences du défunt. Les lettres les plus chères ou les plus remarquables ont été ficelées de sa main et rangées dans le tiroir du bureau. Ce sont celles dont il appréciait particulièrement les auteurs, celles qui ont réussi à satisfaire complètement ses nombreuses exigences ou à se démarquer des compliments rabâchés, en flattant sa vanité d'une façon intelligente et originale.

Soudain l'une de ces lettres, des plus récentes, attire l'attention de Pinard. Elle est signée par une femme dont l'écriture lui est familière mais elle ne semble pas être adressée au comte. Une photo qui y est attachée montre une jeune fille souriante aux cheveux longs, en costume blanc de tennis. Intrigué, Pinard ne peut pas s'empêcher de lire ces pages en entier.

Cher Monsieur,

Quelle chose étrange que cette missive enflammée et dont je me croyais protégée par mon âge et ma situation ! Quelle surprise et quelle folie, ces quelques lignes que je n'ai plus l'habitude de lire depuis longtemps ! À brûle-pourpoint, vous que je n'ai pas l'honneur de connaître,